Le Père Marquette.

[illegible]

Oui, M. l'Editeur, qu'est-ce donc que ce mystérieux A. P. A., et que signifient, en nos temps de télégraphie électrique et de progrès, ces trois lettres majuscules qui nous rappellent notre jeunesse et les temps où le vieux télégraphe de nos pères manœuvrait avec ses grands bras de bois et transmettait la pensée ou les ordres du gouvernement à travers l'espace, quand il faisait jour toutefois, ou qu'il ne pleuvait pas ?

Sont-ce les initiales de mots anglais, français ou latins ?

Aux Etats-Unis de la pensée aussi libre que possible, de la parole que nul n'arrête au passage, de l'écrit qui circule en toute indépendance, de l'association que rien ne contrarie, des droits que l'on ne peut plus compter, tant ils sont nombreux, et des institutions qui permettent de déraisonner sur tout, de tout dire, de tout écrire et de presque tout faire, l'on aime tout particulièrement, vous le savez, les *Sociétés secrètes* ou plus ou moins secrètes, c'est-à-dire ayant une certaine allure mystérieuse qui plait à l'esprit et à l'imagination. On pourrait même dire que ce goût est américain,—goût peu dangereux et peu coupable du reste, puisque les dites sociétés, pour la plupart, sinon toutes, ont la bienveillance, la bienfaisance, la sociabilité et la charité pour but, avec le plaisir d'être quelque chose valant mieux que ce que l'on voit et que la société visible qui n'est pas admirable en tous points. Et quand bien même ces Sociétés auraient un sens politique, social ou religieux, du moment qu'elles possèdent un caractère moral et qu'elles se proposent le bien, serait-il à propos de les condamner comme malfaisantes, et faudrait-il que l'Etat s'armât contre elles et les poursuivît par une législation rigoureuse et des moyens autrement dangereux qu'elles ne le sont elles-mêmes ? L'Amérique, du reste, est l'Amérique.

Après tout, si ces sociétés sont bien nombreuses, vieilles ou récentes, importées ou nées du sol, naissant et mourant par droit de liberté, portant des noms anciens, nouveaux, historiques, philosophiques, mystiques, sérieux, pleins ou de fantaisie, sont-elles véritablement *secrètes*, et l'initiation en est-elle absolument redoutable et mystérieuse ?

Le pays et les temps sont trop démocratiques pour cela.

Ces Sociétés, sans doute, peuvent avoir des initiés et des associés, considérer les voisins comme des profanes, se donner l'innocent plaisir de la réunion plus ou moins couverte d'un voile, et nous devons bien supposer qu'on n'en fait pas ordinairement partie sans une raison d'intérêt, de sentiment et même de vanité ; mais les secrets de ces *sociétés secrètes* sont aujourd'hui des secrets que tout le monde connaît ou peut connaître sans l'initiation, bien que les femmes, ces malheureuses victimes de la calomnie et de la méchanceté des hommes, n'appartiennent aucunement aux sociétés où nous prêtons des serments solennels et parfois terribles de silence et de mutisme. On ne les voit pas encore, avec des décorations singulières et des bijoux symboliques, se promener dans les rues et parader gravement.

Mais, soit dit en passant, ce n'est pas la femme qui ne sait pas garder un secret, mais l'homme, et l'homme, cet être supérieur bien connu pour sa raison et sa discrétion, a plutôt deux langues qu'une.

Et qui sait si ce n'est pas l'abus des sociétés secrètes qui, d'accord avec nos temps et nos mœurs démocratiques qui touchent à tout, examinent tout et veulent tout savoir, a fait des sociétés secrètes d'aujourd'hui des banalités sans mystères, sans secrets et peut-être sans grand intérêt.

Aujourd'hui, du reste, au pays de la parole délivrée, de l'écrit qui se sème à tous les vents, de toutes les associations possibles au grand air de la liberté et de la publicité, pourquoi se cacherait-on ou ferait-on semblant de se cacher ?

VI

Ce n'est pas que l'A. P. A. soit une Société bien secrète, bien mystérieuse et plus ou moins cabalistique. On n'y pénètre point par des souterrains invisibles. Elle n'exige pas des épreuves effrayantes. Elle ne vous lie pas *in æternum*, sur serment formidable, la main sur la Bible ou le Coran, et vous pouvez en sortir quand bon vous semble et sans qu'on vous coupe l'oreille.

Mais l'A. P. A. n'en a pas moins ses doctrines, ses statuts et ses règlements.

Elle vous lie dans une certaine mesure, vous vous engagez avec elle, et vous devez vous conformer à ses principes. Il existe une solidarité entre elle et vous, et vous en êtes un membre, c'est-à-dire un serviteur. Vous ne pourriez invoquer l'ignorance, la violence et la surprise. C'est très librement que vous y êtes entré et en toute connaissance de cause. Vous en saviez l'esprit et les intentions. Et qu'y cherchez-vous qui soit d'accord avec vos croyances, vos idées, vos sentiments ou vos intérêts ? - Car l'on s'associe rarement sans intérêt, et le sentiment lui-même est l'intérêt sous un autre nom.

Mais l'A. P. A. est une société très récente, américaine et anglo-saxonne.

Ses initiales ne sont point celles de mots latins, français ou espagnols, bien qu'avec les lettres A. P. A., en latin, on puisse commencer trois mots qui diraient exactement la chose. On pourrait aussi plaisanter en français et en espagnol. Mais la plaisanterie serait de mauvais goût et hors place.

A. P. A. sont tout simplement les trois lettres initiales des trois mots anglais *American Protective Association*, qui signifient "Association ou Société Américaine de Protection," ou plutôt "Société de Protection Américaine."

Car les Américains—et c'est justice leur rendre sont grands partisans de la protection en matière d'économie politique, et ils regardent le libre échange comme un dangereux ennemi. Se protéger en tout et contre tous, est leur véritable doctrine nationale. Et personne, disons-nous, n'a droit de leur faire de reproches à cet égard. Il est tout naturel qu'un peuple se protège comme il l'entend, comme il le croit nécessaire ou convenable, économiquement, politiquement, militairement et autrement. Il est des droits, des libertés et des institutions que l'on ne doit pas livrer ou abandonner au premier venu ou à l'étranger. Et que deviendrait une nation qui, doublant dans un quart de siècle sa population par un courant d'immigration constante, serait exposée à la fin de ce quart de siècle à une transformation complète dans son esprit, son caractère, ses mœurs et sa nature ?

La protection n'a donc pas qu'une seule forme, ou plutôt n'a pas qu'un seul côté ou un côté matériel. Elle doit s'appliquer à tout. Et c'est contre tout mal, toute erreur, tout ennemi, tout danger, tout faux principe ou toute fausse doctrine qu'elle doit se montrer intelligente, prévoyante et vigilante.

N'est-ce pas une doctrine générale, reconnue partout et par tous acceptée, que le gouvernement est et doit être un protecteur, et la loi elle-même peut-elle être autre chose que la *protection* ?

Or, en cela comme en d'autres choses, les Américains sont fort raisonnables, et ils ne sont pas plus à blâmer dans leurs sentiments que dans leurs intérêts. Il convient qu'ils défendent leur pays, leur démocratie, leurs institutions et leur nationalité. C'est là un patriotisme pour lequel il faut les honorer, d'autant plus qu'on ne veut pas toujours leur reconnaître cette qualité ou cette vertu.

Mais cette *Protection* de la *patrie*, avec ses institutions, ses *libertés*, ses droits, ses foyers et ses autels, nécessite-t-elle et même excuse-t-elle la vaste Association plus ou moins secrète, mais américaine, anglo-saxonne et anti-catholique qui a déjà la parole au Congrès et dont l'agrandissement et le triomphe seraient certainement la ruine des Etats-Unis et leur rejet de la civilisation à laquelle ils s'honorent d'appartenir comme républicains, comme démocrates et comme chrétiens ?

La *Protection* est-elle la *proscription* ?

VII

Car l'A. P. A., dont on doit mettre l'*américanisme* en doute, n'est pas une société de protection véritable. Ce sont des aveugles ou des sectaires qui en font partie ou qui peuvent en faire partie. L'intolérance religieuse est sa doctrine. Elle *proscrit* au nom d'une foi, d'une religion, de bien moins encore, d'une *secte*. Car l'on ne peut guère admettre qu'une religion digne de ce nom, ayant la charité et la fraternité pour principes, puisse mettre entre elle et la justice le grand écart de la haine et de la proscription.

C'est de la proscription pourtant, non peut-être dans ce qu'elle peut avoir de violent, de brutal, de contraire à nos mœurs, de trop révoltant pour l'époque, mais réelle. Car elle fait des distinctions injustes. Elle oppose ceux-ci à ceux-là. Elle déclare les uns dignes et les autres indignes. Elle viole la conscience de l'homme dans ce que cette conscience a de plus sacré et de plus inviolable. Elle est, que vous vous en défendiez ou non, le protestantisme contre le catholicisme, ou le protestant contre le catholique. Et si vous commencez par mettre le catholique à l'index, si vous l'infériorisez pour cause d'église, si vous lui refusez un travail et une confiance qui ne doivent avoir rien de commun avec sa manière de croire et de prier, savez-vous où vous pourrez vous arrêter, et pouvez-vous affirmer que vous ne trouverez point les haines et les guerres de religion au bout de cette voie qui n'est certainement pas celle de la vérité, de la raison et du progrès ? Cela est fort grave. Aujourd'hui suspecté pour ma qualité religieuse, demain repoussé ou rejeté de la cité politique parce qu'il y a entre moi et vous la différence d'un culte ou d'une cérémonie, je serai bien obligé de me défendre. Politiquement, socialement et religieusement, nous serons ennemis dans une même patrie. La société sera complètement troublée, avec la famille elle-même, et si vous pensez que vous conserverez à ce prix un gouvernement de paix, une république d'ordre et une démocratie de justice, vous vous trompez singulièrement. Votre secte ou votre église triomphante ou prépondérante, portant un nom de parti et devenue chose politique ou chose d'Etat, ne mériterait assurément pas le nom auguste de religion. Elle ne serait point ce qui relie, *religat*, les hommes entre eux, mais ce qui les divise. Il faudrait la condamner ou plutôt il faudrait condamner les hommes, sectaires, fanatiques et anti-chrétiens, qui la transforment ainsi et qui en font un si misérable usage.

Que si nous tenons ce langage, ce n'est pas exactement parce que nous nous adressons à l'A. P. A. anglo-saxonne et protestante, et si l'A. P. A., au lieu d'opposer le protestant au catholique, opposait avec le même esprit d'insistance et d'injustice le catholique au protestant, nous parlerions absolument de même. Ce n'est pas là, répétons-nous, une question de religion.

C'est tout simplement une question de liberté de conscience.

Et nous ne connaissons pas, de l'homme à son auteur, comme aussi dans les rapports des hommes entre les hommes, de dogme supérieur à celui de la *Liberté de conscience*.

Par quel autre voudriez-vous le remplacer ?

VIII

Aussi, quand on voit des Américains qui peuvent être intolérants, sectaires et fantastiques, on se demande si cela est possible, et l'on est tenté de dire que l'A. P. A. est une simple plaisanterie ou la folie de quelques pitoyables malheureux. On ne peut vraiment pas croire que cela soit sérieux et qu'il faille se donner la peine d'un argument ou d'une raison contre une insanité sans valeur.

Car si les Etats-Unis, très fiers d'être ce qu'ils sont, orgueilleux de leur prospérité et de leur grandeur, montrant non sans une certaine ostentation leur grand drapeau d'étoiles aux nations étonnées ont pu dans un siècle et quelques années devenir le peuple qu'ils sont devenus, la nation de 70,000 000 d'âmes qu'ils mettent au premier rang de la civilisation du siècle, est-ce entièrement à leur race forte, énergique, audacieuse et non sans mélange d'égoïsme qu'ils le doivent, et s'ils ne savaient point se rappeler leur origine, leur commencement leur histoire, les causes et les principes de leur développement merveilleux dans la vie, n'y aurait-il pas d'inquiétantes réflexions à faire sur leur avenir possible et sur leurs destinées incertaines ? Car on n'est pas éternel parce qu'on est un colosse. Il y a plus d'une maladie dangereuse et mortelle pour les peuples comme pour les hommes, et quand la corruption s'empare d'un grand corps, surtout de ses œuvres vives, morales et essentielles, de ce qu'on pourrait appeler son esprit, son âme ou sa foi, il ne faut pas affirmer que ce grand corps, plus privilégié que les autres, heureux d'un bonheur qui ne se respecte plus et qui défie tout, échappera à la dissolution et à la mort. Grandir très vite ou trop vite n'est pas toujours une certitude de durée. Mais s'il est surtout quelque chose d'impardonnable pour le peuple comme pour l'individu, c'est d'oublier follement, avec une ingratitude qui ne saurait être admirée, le principe de votre succès et de votre élévation. Le malheur, du reste, suit promptement cet oubli coupable.

Oui, c'est principalement au principe de la liberté de conscience, à la tolérance religieuse ou en matière de religion, au droit que chaque homme possède de croire, de prier et d'adorer comme il l'entend et comme sa foi, sa conscience et sa responsabilité le lui disent, que les Etats-Unis sont redevables de leur étonnante prospérité et de la paix dont ils jouissent. Sans église d'Etat, sans cultes favorisés ou privilégiés, ayant le respect de la pensée libre, de la conscience inviolable, de Dieu que n'impose et ne réglemente aucun gouvernement ayant pouvoir ou mission pour cela, ils ont pu éviter plus d'un danger, plus d'une tempête et plus d'un écueil. Ils n'ont pas eu à perdre leur temps précieux et leurs forces nécessaires dans des luttes toujours dangereuses et dans des épreuves souvent mortelles. Nés, du reste, de la proscription qui doit devenir la sagesse pour les esprits supérieurs, ils avaient derrière eux l'exemple du Vieux Monde et devant eux la terre promise de la liberté, du travail et du repos dans l'apaisement des esprits. Pouvaient-ils être des intolérants, des sectaires et des fanatiques ; et l'admirable fraternité chrétienne, qui ne connaît ni haine ni persécution, devait-elle leur inspirer des sentiments étroits ou mauvais et les jeter dans une doctrine anti-sociale, anti-humaine et criminelle ?

Ce n'est pas ainsi, certes, que l'ont pensé les pères de cette république et de cette démocratie, et s'ils ont été profondément religieux, religieux au-dessus des sectes qui se disputent, religieux dans l'admirable philosophie d'un christianisme qui met Dieu en dehors du règlement des gouvernements et de la politique et qui affirme la liberté de conscience comme le dogme essentiel et inviolable de l'humanité, ils n'ont pas entendu que leurs fils, oublieux, ingrats et misérables, fissent les petites choses auxquelles on ne reconnaît plus la vérité, la raison et la justice, et qui sait la condamnation ou le mépris de la plus sage des Constitutions politiques et sociales qui ait jamais été donnée à un peuple.

Quand la *Constitution* des Etats-Unis sera méprisée par le peuple américain, il n'y aura plus d'Etats-Unis.

Or, pour finir, que veut l'A. P. A. anglo-saxonne, sectaire et *anti américaine* ? —Car c'est là son véritable caractère.

Et si le Congrès des Etats-Unis, bien avait expulsé du Capitole, comme celle d'un indigne, la Statue du Père Marquette, du pieux missionnaire, du courageux explorateur et du noble Français qui découvrit l'immense fleuve dont la longue et riche vallée s'étend du nord au sud des Etats-Unis, non seulement il aurait commis une misérable action indigne d'un peuple intelligent et reconnaissant,—action dont il faut rougir—mais encore porté le premier coup de démolition et de mort au Capitole d'un peuple libre et d'une démocratie dont les jours sont comptés.

J. GENTIL.

MODES PARISIENNES.

BEAU COSTUME DE VISITE.

Cette superbe toilette est en drap français satiné, héliotrope. Le lé de devant de la jupe qui est découpé et bordé d'un galon d'argent a aussi des ornements d'argent. Le bas des manches et les revers sont en velours violet et garnis de passementerie et ornements d'argent.

PIÈCES À DIRE.

L'amour, ô gué !

Viens avec moi cueillir, mignonne,
Le blanc muguet
Ne cloître pas comme une nonne,
L'amour, ô gué !

Là-bas, où le sol il rayonne,
Brillant et gai,
Tu verras comme papillonne
L'amour, ô gué !

Dans l'herbe en fleur, où sa voix sonne,
Le vert criquet
Nous apprendra comme on moissonne
L'amour, ô gué !

Viens, nous ferons une couronne
De blanc muguet,
Je te dirai comme fleuronne
L'amour, ô gué !

Dans le bois ombreux, où résonne
Un chant coquet,
Vois comme la haie emprisonne
L'amour, ô gué !

Ecoute l'oiseau qui chantonne,
Dans ce bosquet,
Il dit qu'à chaque fleur festonne
L'amour, ô gué !

Entends le ruisseau qui bourdonne,
Passons le gué.....
Oh ! la brise embaume et fredonne
L'amour, ô gué !

Mignonne, tu trembles !.... Personne
Ne fait le guet,
Ce bruit, c'est l'onde qui frissonne
L'amour, ô gué !

Sais-tu comme un baiser chantonne
En un cœur gai,
Et quel délirant frisson donne
L'amour, ô gué !

Oh ! rien qu'un baiser, ma mignonne,
Le blanc muguet
Ne dira pas comme on moissonne
L'amour, ô gué !

MAURICE LECOMTE.

New York, '96.

Chronique de l'Elégance.

L'éventail, parlons-en un peu à fond, est devenu soudainement tout petit. Les pailletés font fureur. Ceux peints sur peau, montés en nacre écaille ou ivoire atteignent des prix très élevés: jusqu'à 3,000 francs. Le mélange de la peinture et de la dentelle l'une dans l'autre incrustée est encore de grand luxe. Ceux tout en dentelle, montés d'écaille brune ou de nacre noire sculptée sont très beaux, mais de simple parade, car ils ne produisent pas la moindre brise quand on se donne chaud à les agiter. On répète beaucoup le genre Empire, avec monture d'os ou de corne, en bois d'iris aussi. C'est la fantaisie du moment, peu coûteuse. Un éventail dit: *fourreau*, forme "boite", quand il est fermé; les deux plus grosses branches enferment complètement la feuille. Ce n'est applicable qu'aux peintures. Citons encore le *Cabriolet* style Louis XV, et l'irrésistible éventail tout en plumes, bien joli, mais un peu trop vulgarisé maintenant. A côté des autruches et marabouts, on en a en faisan cuivré, en lophophore feu, vert ou violet: en pan et lophophore mêlés; en geai, en paon bleu, etc., etc. L'étui à éventail qui se pend au côté, est en satin tout criblé de paillettes ou de similidiamants. C'est un caprice que l'on peut se passer. Mais, au point de vue pratique, rien ne vaut une longue poche préparée exprès dans la doublure de la "sortie".

Pour finir, disons que dans les coiffures très bouffantes, on ne met presque rien, si ce n'est du bijou et une aigrette ou une petite tête de plume. Les fleurs, jetées à profusion sur les robes de bal, sont bannies de la chevelure. On se rattrape à cet égard avec les chapeaux qui en sont surchargés. Au cou non plus, à part le "collier de chien" en perles, toujours joli, on ne met rien. Les pierreries, même les "rivières" aujourd'hui démodées s'appliquent sur les corsages.

Aveu :

Comment vous y prenez-vous, docteur, pour vous faire payer par vos malades ?

—Oh ! je présente ma note à leurs héritiers.

UNE LETTRE
—DE—
M. Victorien Sardou à Arsène Houssaye.

A PROPOS DE "THERMIDOR".

Voici la charmante et spirituelle lettre que M. Victorien Sardou adressait, il y a cinq ans, avant la représentation de sa pièce à la Comédie-Française, à l'auteur de *Notre-Dame de Thermidor*, que, par une cruelle ironie du sort, on accompagnait l'autre jour, à pareille date, à sa dernière demeure.

La lettre de M. Victorien Sardou à Arsène Houssaye offre, entre autres détails, ceci de curieux que l'éminent dramaturge parle de la première version de *Thermidor*, au temps où il ne songeait pas encore à mettre sur la scène les grands personnages de la Révolution, que nous verrons demain au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans l'acte nouveau de la Convention.

Marly-le-Roi, septembre 1890.

Mon cher ami,

J'ai bien tardé à vous répondre. *Thermidor* en est la cause.

C'est vous dire que j'ai pensé à vous bien souvent. Depuis un an votre souvenir et celui de votre fils hantent mon travail. Lui, avec Cléopâtre, vous, avec Mme Tallien.

Toutefois, vous ne verrez pas votre héroïne à la Comédie. Elle ne joue aucun rôle dans ma pièce, et son nom n'y est même pas prononcé, malgré sa part considérable à la chute de ce parfait gredin que Hamel s'obstine à considérer comme un grand homme.

"Après cent ans, dit Taine, ce Robespierre fait encore des dupes !"

Vous ne verrez d'ailleurs dans *Thermidor* ni Robespierre, ni Saint Just, ni Collot, ni Billaud, ni Fouquier. Pas un des auteurs de ce grand drame !

Vous voilà bien surpris, je pense, et d'autres le seront comme vous. C'est là l'originalité de ma pièce, et peut-être son défaut; mais c'est de parti pris que j'ai laissé tous ces personnages dans la coulisse.

Il n'y est question que de cette grande lutte du 9, et toute l'action est subordonnée aux incidents du combat; mais les combattants ne sont pas en vue. Ils ne sont associés en aucune mesure à la fable dramatique. J'y trouve de grands avantages. Moins en vue, ils sont plus redoutables.

Je ne leur fais rien dire et faire qu'ils n'aient dit ou fait. Je ne prête pas à l'un d'eux une seule parole, un seul acte dont je ne puisse fournir la preuve authentique, et par là ma pièce est historique au premier chef—scientifiquement historique.

C'est la première fois, je crois, que l'on a procédé de la sorte. Le public m'en saura-t-il gré ? C'est une autre affaire. Mais s'il est bien tentant de mettre en scène et de faire agir et parler tous ces gens là, qui nous sont familiers au point que nous croyons les avoir connus, il y a, je crois, un grand inconvénient—ces héros étant presque nos contemporains—à les mêler à une fable romanesque où nous leur prêtons des sentiments et des propos très discutables.

C'est ainsi qu'on en vient tout doucement à faire Marat trop galant avec Charlotte Corday et Robespierre amoureux de la Sainte Amaranthe.

J'échappe à cet inconvénient, et c'est déjà tout profit. Même là où, historiquement, l'amour est en jeu, comme il est arrivé pour Tallien, qui, ce jour-là, grâce à lui, et ce jour-là seulement fut un grand homme, il y a trop d'entraînement à travestir cette passion au gré de nos idées modernes, et à lui faire une part exagérée dans le développement historique de l'œuvre. Enfin, la mienne est ainsi conçue, et l'événement seul prouvera si j'ai tort ou raison.

Quant à ma tête que Robespierre, dites-vous, aurait déjà prise. Non ! il ne me l'aurait pas prise, car avant j'aurais cassé la sienne !

Je ne sais, en vérité, qui étonne le plus dans cette Terreur, de la férocité des bourreaux, de la longanimité des victimes ! Tous ces gens-là qu'on mène à l'abattoir et qui se laissent faire, justifient presque leur supplice. Quand on pense qu'il ne s'en est pas trouvé un seul pour assommer ceux qui venaient l'arrêter ou tout au moins l'essayer, on se demande si l'on rêve !

Que pouvait-il lui arriver de pis que l'échafaud ?

Mais je m'égare.

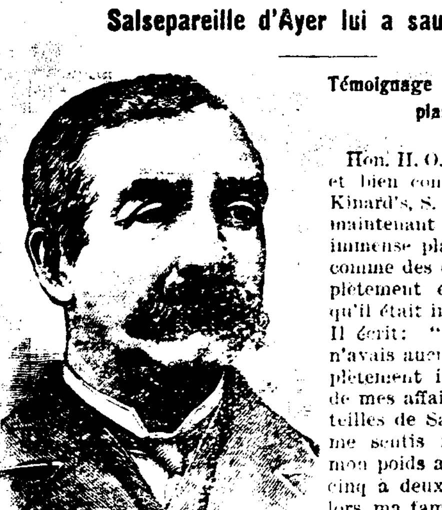
C'est vous qui voulez ma tête : la voilà. Mais prise à la lumière, et pas bien satisfaisante à mon avis. Je n'ai que celle là sous la main. Il y en a bien une autre faite il y a six ou sept ans, mais il faudrait la retrouver. Vous m'y verriez plus jeune, il est vrai, mais pas tant que vous, qui êtes l'éternelle jeunesse, à la grande joie de tous ceux qui vous aiment, et dont je suis, vous le savez, et depuis longtemps

Votre VICTORIEN SARDOU.

Une Vie Nouvelle!

Une Victime d'un travail pénible. Fatigué, Sans Sommeil, Impossibilité de Manger, Pres de Succomber à une Prostration Nerveuse, et Incapacité pour toute Affaire.

A aujourd'hui la meilleure santé et est convaincu que la Salsepareille d'Ayer lui a sauvé la vie.



Témoignage remarquable d'un riche planteur de coton.

Hon. H. O. HINSON, planteur riche et bien connu, maître de poste à Kinard's, S. C., depuis 20 ans, et qui maintenant possède et exploite une immense plantation de coton, était comme des centaines d'autres, complètement épuisé pour des causes qu'il était impossible de déterminer. Il écrit: "J'étais faible, nerveux, n'avais aucun appétit et étais complètement incapable de m'occuper de mes affaires. J'ai pris trois bouteilles de Salsepareille d'Ayer et je me sentis mieux immédiatement, mon poids augmenta de cent vingt-cinq à deux cents livres. Depuis lors, ma famille et moi, nous avons fait usage de cette médecine quand nous en avions besoin, et nous sommes tous en excellente santé, fait que nous attribuons à la Salsepareille d'Ayer. Je crois que mes enfants seraient aujourd'hui orphelins de père, si ce n'eût été la Salsepareille d'Ayer de laquelle je ne saurais dire trop de bien."—H. O. HINSON, P. M., Kinard's, S. C.

La Salsepareille d'AYER

EN GUÉRIT D'AUTRES, ELLE VOUS GUÉRIRA.

A reçu une Médaille et un Diplôme à l'Exposition Universelle de Chicago.

L'Année Présente.

Nous voulons être les bijoutiers auxquels vous pensez d'abord. Notre commerce immense des Fêtes nous a prouvé ainsi qu'à vous combien nous sommes en avance des autres bijoutiers. Nous avons toujours le plus grand choix de—

DIAMANTS, MONTRES ET BIJOUTERIE FINE

Et notre spécialité est la manufacture de tout ce qui comprend la bijouterie. Les prix sont justes, pas exorbitants.

FRANTZ & OPITZ,
Bijouterie et Beaux-Arts.
129 rue Bourbon, près Canal.

CE SONT LES MEILLEURS

STEINWAY
KNABE
SOHMER
MEHLIN
BEHR
FISHER
SHONINGER
PLEYEL
KROEGER

PIANOS

Et par conséquent les plus durables et les meilleurs marchés. Ne pouvant s'acquérir que de la bonne et vieille maison de

GRUNEWALD.

715 RUE DU CANAL.

Maladies d'Estomac

DYSPEPSIES, GASTRALGIES — CHARBON DE BELLOC

Une commission nommée par l'*Académie de Médecine de Paris*, pour étudier les effets du CHARBON de BELLOC, a constaté que les MAUX D'ESTOMAC, DYSPEPSIES, GASTRALGIES, DIGESTIONS DIFFICILES OU DOULOUREUSES, CRAMPES, AIGREURS, RENVOIS, etc., cessaient après quelques jours d'usage de ce médicament, soit en poudre, soit en pastilles. D'ordinaire, le bien-être se fait sentir dès les premières doses; l'appétit revient et la constipation si habituelle dans ces maladies disparaît. Les propriétés antiseptiques du CHARBON de BELLOC en font un des moyens les plus sûrs et les plus inoffensifs à opposer aux maladies infectieuses, telles que la DYSENTERIE, la DIARRHÉE, la CHOLÉRINE, la FIÈVRE TYPHOIDE. Le CHARBON de BELLOC est employé soit pour prévenir, soit pour guérir ces maladies.

Chaque flacon de Poudre et chaque boîte de Pastilles doivent porter la signature et le cachet du **Docteur BELLOC.**

En vente dans toutes les Pharmacies. — Prix : Poudre, 2 fr.; Pastilles, 1 fr. 50 avec une instruction.

Fabrique : L. FRÈRE — A. CHAMPIGNY et Cie Sre, 19, rue Jacob, Paris.

tenu à Saint-Pétersbourg....

—Oh ! A Saint-Pétersbourg, le parti allemand est encore tout-puissant !

—Ne vous y fiez pas, mon cher ! Avec ce rêveur, cet illuminé qu'est le tsar actuel, on peut s'attendre à tout. Rien n'est encore perdu; mais qu'on agisse énergiquement; car le jour où la France et la Russie se tendraient réellement, sincèrement la main pardessus l'Europe centrale, l'équilibre actuel serait rompu.

Le baron se leva; et, donnant une amicale tape sur l'épaule de M. de M. de Rakovitz :

—Et que votre ministre ne lésine plus, quand je lui envoie de tels avis !

—Soyez tranquille, mon cher baron, vous n'aurez plus à souffrir de ces petitesses.

Et M. de Rakovitz, jeune attaché d'ambassade, qui faisait en même temps l'office de courrier officiel pour son ambassadeur et de courrier discret pour l'important agent secret qu'était le baron d'Agra, prit congé.

—Vous avez bien les derniers renseignements que je vous ai fournis sur l'état de l'armement en France, la faiblesse de certains effectifs ? lui demanda le baron sur le seuil de son cabinet.

—Oui, tout est déjà dans ma valise.

—Tâchez d'être de retour dans deux ou trois semaines ?

—Vous pendez décidément la crémaillère cette saison ?

—Dès que mon programme sera bien complet.

M. de Rakowitz paru, le baron d'Agra prit sur son buvard une grande feuille de papier écolier sur laquelle il avait déjà inscrit des noms d'acteurs, de chanteurs et des titres de morceaux.

Et, au bout d'un instant, absorbé dans la lecture de cette feuille, il n'entendit pas que l'on ouvrait une des portes de son cabinet,

Et il était en train de tracer de nouvelles lignes, lorsque le doigt un peu fort mais tout rose de Mlle Fredericka se posa sur le papier.

—Qu'est-ce que c'est que ça, papa ?

—Quoi donc ?

—Ces noms que tu inscris ?

—Tu vois : Mademoiselle N. Lacaussade et M. La....

Fredericka fronça les sourcils.

—Qu'est-ce que c'est que ça, mademoiselle Lacaussade ?

Il avait fallu très peu de temps à cette jeune personne, si éprise de théâtre qu'il fallait l'y mener continuellement, pour connaître le nom de tous les artistes qui ont quelque notoriété à Paris.

—Mlle Lacaussade ? C'est une chanteuse, répondit son père.

—Où chante-t-elle ?

—Nulle part, puisqu'elle est encore au Conservatoire.

Mlle Fredericka fit la moue.

—Tu vas laisser chanter chez toi une élève du Conservatoire ?

—Et pourquoi pas ?

—A côté de chanteurs de l'Opéra ?

—Si elle a une jolie voix !

—Où l'as-tu entendue ?

—Je ne l'ai pas entendue; mais on me l'a dit....

—Qui ?

—M. Pedro Silva.

Ce nom eut vite calmé le mécontentement de Mlle Fredericka.

Elle avait un respect inné pour tous les gens qui occupent une grande place dans le monde; et depuis quelques jours, elle entendait parler du peintre comme d'une des célébrités des plus incontestées de la galerie parisienne.

—Alors.... si c'est M. Pedro Silva !....

—Oui, qui m'a instamment prié de faire une petite place à cette mademoiselle Lacaussade, laquelle est, paraît-il, un soprano de premier ordre, et à son frère qui serait sur le point d'obtenir un second si ce n'est un premier prix de violon.

—Lacaussade.... Lacaussade... répéta plusieurs fois Mlle Fredericka. C'est drôle, des inconnus, au milieu de tous ces grands artistes.... Enfin, si tu as promis....

—Pouvais-je refuser quelque chose à un peintre qui a mis tant d'empressement à me satisfaire.

—Evidemment non !.... Mais, je ne sais pas pourquoi, cela me chiffonne.

—Tu sais que "chiffonner" n'est peut-être pas d'un français trop régulier ?

—Oh, papa, s'écria vivement la baronnette, l'autre jour, au Bon-Marché nous avons rencontré la duchesse de la Mothe-Ardent et sa fille, laquelle est à peu près de mon âge; et, comme elle ne trouvait pas les cache-corsets dont elle avait envie, elle disait bien, elle "ça me chiffonne !" Or, papa, tu dis, toi, que ces La Mothe-Ardent sont tout ce qu'il y a de plus chic à Paris....

—Cela ne signifie pas que leur fille emploie toujours les expressions que....

Un domestique interrompit la discussion en venant annoncer le déjeuner.

Le baron dit tout juste bonjour à sa femme qui apparaissait en même temps à la porte de son cabinet.

Et, aussitôt à table, il ne leva plus les yeux de dessus son assiette que pour les plonger dans une masse de journaux, de feuilles spéciales de nouvelles que Fredericka lui présentait respectueusement et repliait ensuite.

Et soudain la jeune fille vit son père frissonner, tandis que ses traits se contractaient.

Et elle demanda :

—Qu'y a-t-il, papa ?

—Rien, mais rien, petite !

En une seconde, il avait dominé l'émotion qui venait de s'emparer si brusquement de lui, et il se remettait à manger.

Quand il se sentit bien maître de lui, il reprit le journal qu'il parcourait tout à l'heure, et aux nouvelles mondaines, relut ce simple alinéa :

"On annonce que la princesse Michel Serenoff et sa belle mère, la princesse douairière, vont s'installer prochainement à Paris et qu'elles sont en pourparlers pour l'achat d'un des plus beaux hôtels qui entourent le parc Monceau."

C'était ces quelques lignes qui l'avaient si vivement secoué.

Mais maintenant, il les relisait avec une parfaite tranquillité, et il se demandait pourquoi il avait été ému. En quoi cela pouvait-il le toucher que les princesses Serenoff habitassent Paris, Nice ou Novograd ?

Et il en arrivait bientôt à sourire et songeait :

—Je pourrais même les inviter à venir chez moi....

Ce serait là, au milieu de ces noires intrigues, un plaisir de dilettante....

—Oui, ma foi ! Et les faire amener par le prince Kounine.... Ce serait tout bonnement exquis....

Mais, malgré l'assurance qu'il affectait vis-à-vis de lui-même, il mangea de moins bon appétit que de coutume; et on remarqua, ce jour-là, à la Bourse, qu'il n'avait pas son entrain habituel.

XI

L'INVITATION.

—Hé !.... hé !.... monsieur Lacaussade ?....

—Quoi donc, madame Maleux ?

Papa Cypriano, très en train, très léger, très joyeux comme chaque fois qu'il revenait d'un bon enterrement, était passé devant la loge de la concierge sans jeter les yeux sur sa case.

Or, il y avait une lettre, une lettre en fort papier, quelque chose comme du parchemin, et fermée d'un énorme cachet sur lequel il y avait des signes.

Mme Maleux l'avait examinée plusieurs fois avec stupéfaction, depuis que le facteur la lui avait remise; car elle ignorait ce que cela pouvait être.

Et la stupéfaction de Cypriano ne fut pas moins grande.

Mais il expliqua à la concierge :

—C'est des armoiries.

Et il ajouta, très tranquille :

—C'est pas étonnant.

Et il s'expliqua à lui-même :

—Un concert pour Alexandre.

Cependant il n'était jamais arrivé que son fils fût convié directement par une maîtresse de maison à tenir sa partie de second violon dans un orchestre de contredanses; et, jusqu'à présent, c'était le seul genre de concerts auxquels, malgré son talent, Alexandre eût été appelé à prendre part.

Par exemple, ce qui était inexplicable, même pour lui Cypriano c'est que la lettre fût non seulement adressée à M. Alexandre, mais aussi à Mlle N. Lacaussade. Et, parvenu au sixième étage, le brave chanteur cria, avant même d'arriver à sa portée :

—Hé ! petite ! petit !....

Et, tout de suite, Natacha était sur le seuil.

—Bonjour, mon cher papa Cypriano. Qu'y a-t-il donc ?

Et elle l'embrassait trois ou quatre fois dans son gros cou, ce dont il étaient aussi friands l'un que l'autre.

—Une lettre pour toi, petite.

—Et pour Alexandre ! fit Natacha en prenant l'enveloppe.

Alexandre, lancé dans des arpèges particulièrement difficiles, n'avait rien entendu.

Natacha tourna et retourna l'enveloppe, examina ce cachet représentant un champ de blé et une étoile, en murmurant :

—Tiens.... c'est drôle.... à moi aussi...... qui peut m'écrire ?

—Décachète, petite !

Mais elle porta d'abord la lettre à son frère et la lui mit sur son pupitre. Et Alexandre, comme elle, la tourna en tous sens.

C'était si inusité une missive de ce genre dans leur intérieur !

Enfin, pour ne pas abîmer le cachet, il déchira le haut de l'enveloppe et en retira d'abord un carton qu'il lut et qui était la banale invitation habituelle, adressée à quinze cents personnes :

LA BARONNE D'AGRA prie MONSIEUR ET MADEMOISELLE N. LACAUSSADE de lui faire l'honneur de venir passer chez elle la soirée du 15 mai.

Musique et comédie.

R. S. V. P.

—Il y a bien Monsieur et Mademoiselle ? s'écria Natacha ahurie.

—Regarde toi-même.... comme sur l'enveloppe....

—Mais.... à quel propos ?.... Et qu'est-ce que c'est que cette baronne d'Agra ? Et pourquoi nous invite-t-on, nous ?

—Attends, attends, et écoute....

Alexandre retirait, maintenant, de l'enveloppe une lettre sur papier très épais, au haut duquel l'écusson se détachait en couleur. Et il lut à haute voix, mais d'une voix vite tremblante :

"Monsieur et Mademoiselle,

"La baronne d'Agra donne prochainement, ainsi que vous pourrez le voir par l'invitation jointe à cette lettre, une soirée musicale à laquelle de grands artistes ont bien voulu prêter leur concours. Voulez-vous avoir l'amabilité de vous joindre à eux et de me faire connaître, tous les deux, les morceaux que vous désirez exécuter, afin que je puisse les insérer dans le programme qu'on imprimera sous peu de jours.

"D'après le bien que m'a dit de vous M. Pedro Silva, je ne doute pas que vous n'obteniez, auprès de nos invités, le succès que vous ambitionnez malgré votre jeunesse.

"Si vous avez quelques explications à me demander, vous me trouverez tous les matins chez moi ou, à mon défaut, M. Galty, le pianiste qui a la bonté de me suppléer pour l'organisation de mes concerts.

"Veuillez bien, monsieur et mademoiselle, agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

"BARON D'AGRA,

"avenue Montaigne, 41 *bis*."

Cette lettre, qui jetait au milieu d'eux un nouveau nom, celui de Pedro Silva, aussi inconnu dans ce sixième étage que celui du baron d'Agra ne fit qu'augmenter la stupéfaction de la famille Cypriano.

Pourtant, maman Lita, qui confectionnait le dîner, fut appelée pour donner son avis et se rangea à celui que Cypriano formulait, sans la moindre sincérité, d'ailleurs, c'est que "ça n'était pas étonnan, pas étonnan du tout !"

A continuer.